

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



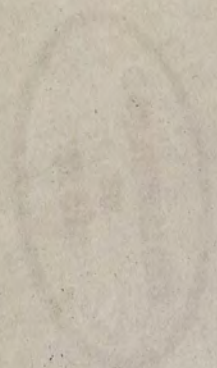
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY



PHYSICS

1887

LA
FAMILLE AMÉRICAINE,
COMÉDIE

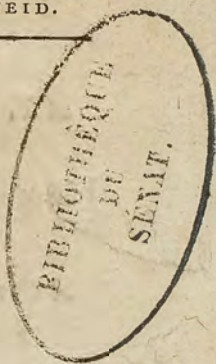
EN UN ACTE ET EN PROSE MÊLÉE DE CHANTS.

Paroles du Citoyen BOUILLY.

Musique du Citoyen DALAYRAC.

*REPRÉSENTÉE pour la première fois sur le
théâtre de l'Opéra-Comique National, le
1^{er}. ventôse de l'an 4^{me}. de la République
française.*

..... Miseris succurrere disco.
VIRG. ENEID.



A BLOIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BILLAULT, Imprimeur.

An IV.^e de la République.

Cette Pièce se trouve ,

A Blois , chez L'ÉDITEUR.

A Paris , {
chez L'AUTEUR , cour des
fontaines du Palais Égalité ,
N.º 1110.
chez ONFROY , libraire , rue
Saint-Victor.
chez FUCHS , libraire , rue des
Mathurins , hôtel Cluny.
chez DEROY , libraire , rue du
cimetière St. André , N.º 15.

A Tours , {
chez LETOURMY , libraire.
chez PLAS-MAME , libraire.

A Angers , chez MAME , imp. - libraire.

A Orléans , {
chez ROUZEAU-MONTAUT , *idem.*
chez LETOURMY , *idem.*

A LA CITOYENNE DUGAZON,
ARTISTE de l'Opéra - Comique National.

C'EST à toi que je le dédie
Ce foible essai du sentiment ;
A toi dont l'ame et le génie
Savent d'un rien faire un tableau charmant.
Oui , si ce nouveau rien dont je t'offre l'hommage ,
A fait répandre quelques pleurs ,
O Dugazon ! c'est ton ouvrage :
Tu sais si bien trouver le vrai chemin des cœurs !
Ah ! sois toujours mon guide tutélaire ;
Protège mes pas chancelans.
Ma *Famille* sans toi pourroit cesser de plaire
Mais toujours le public s'intéresse aux enfans
Dont il idolâtre la mère.

PERSONNAGES. ACTEURS.

Madame DARANVILLE, *veuve*
américaine C.^{ne} DUGAZON.

CONSTANCE, *âgée* }
de 18 ans. C.^{ne} JENNY.

THÉONIE, *âgée de* } *Enfants de Mme.*
15 ans. DARANVILLE. C.^{ne} MASSE.

AUGUSTE, *âgé de* }
12 ans. C.^{en} PHILIPPE j.^e

VALSAIN, *jeune peintre.* C.^{en} MICHV.

PICARD, *vieux domestique attaché*
à madame DARANVILLE. C.^{en} SOLIÉ.

RANCI, *financier.* C.^{en} DOZAINVILLE

Un Facteur de la poste. C.^{en} CELLIER.

La scène se passe à Paris.

L A

FAMILLE AMÉRICAINE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE MÊLÉE DE CHANTS.

Le théâtre représente une chambre dont l'ameublement annonce la médiocrité. Une petite porte située sur la gauche du spectateur, conduit dans une seconde pièce. Au fond est la porte d'entrée. Au lever de la toile, madame Daranville est assise et travaille à du linge; Constance et Théonie à sa droite, et un peu séparées d'elle, dessinent chacune sur un porte-feuille appuyé sur leurs genoux, d'après une figure portée sur un piédestal qui doit être placé près de la coulisse. Auguste assis à la gauche de sa mère, et tout près d'elle, travaille sur une table où sont des globes, une sphère, et plusieurs cartes de géographie. Picard, un houssoir à la main, nettoie l'appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DARANVILLE, CONSTANCE,
THÉONIE, AUGUSTE, PICARD.

THÉONIE, regardant sur le porte-feuille
de Constance.

JE crois, ma sœur, que je ferai plus ressemblant que toi.

6 LA FAMILLE AMÉRICAINE.

CONSTANCE, *regardant aussi l'ouvrage de Théonie.*

Bien !.... tout-à-fait bien !.... tu t'es vraiment surpassée.

THÉONIE.

Que je serois contente si , pour cette fois , je pouvois obtenir le prix ! il vaut la peine d'être disputé celui-là : un baiser promis sur chacun des beaux yeux de maman !

CONSTANCE.

Ah ! qu'il me seroit doux de l'obtenir !

(*Elles se lèvent et vont se grouper derrière leur mère.*)

AUGUSTE. (*Il se lève aussi.*)

Je suis encore trop jeune , moi ; mais laissez faire.

DIALOGUE en chant.

Tous ensemble.

O sentiment ! aliment des bons cœurs ,
Viens consoler nos ames ;
Et par tes vives flammes
Adoucis nos malheurs !

Madame D A R A N V I L L E.

Vous n'avez plus de père ;
 Nous sommes, mes enfans ,
 Passés , en peu de temps ,
 De l'opulence à la misère.

CONSTANCE , THÉONIE , AUGUSTE.

Oui , nous avons perdu notre fortune entière ;
 Mais malgré notre sort affreux ,
 Nous ne sommes point malheureux ,
 Puisqu'il nous reste notre mère.

P I C A R D.

Ah ! les charmans enfans !
 Qu'ils sont intéressans !

Mad. DARANVILLE, à part.	CONSTANCE, THÉONIE, AUGUSTE.	PICARD , aussi à part.
Dieux ! que je me sens attendrie !	O maman ! O ma bonne amie !	A leur destin oui je me lie ;
Ah ! quel doux plaisir Me fait tressaillir ,	Daignez nous chérir, Daignez nous bénir ;	Je veux les servir , Je veux les chérir ,
Et m'attache encore à la vie !	Nous aimerons encor la vie.	Jusqu'au dernier jour de ma vie.

Tous ensemble.

O sentiment ! aliment des bons cœurs ,
 Viens consoler nos ames ;
 Et par tes vives flammes
 Adoucis nos malheurs !

8 LA FAMILLE AMÉRICAINE.

P I C A R D.

Ouf!.. voilà notre petit ménage qui s'avance.

Madame D A R A N V I L L E.

(Elle se lève.)

Vous devriez vous reposer, bon Picard :
vous avez fait bien des courses ce matin.

P I C A R D.

Je ne m'en défends pas, je me sens un
peu fatigué : à soixante-cinq ans, on com-
mence à peser sur ses jambes.

(Il s'assied sur une chaise, près d'Auguste.)

A U G U S T E, regardant sur une carte.

Le beau pays que cette isle de Saint-Do-
mingue !... Maman, où donc est le Cap
Français dont tu nous parles si souvent ?

Madame D A R A N V I L L E, désignant sur
la carte.

Le voilà, mon ami.

A U G U S T E.

C'est donc là qu'a eu lieu ce grand carnage
où papa a perdu la vie ?

Madame D A R A N V I L L E , *avec beaucoup d'émotion.*

Oui , mon fils : il y a bientôt quatre ans ; et à partir de cette époque funeste , nous avons tout perdu. Il ne nous reste pour ressource que le travail , et la pitié de quelques âmes sensibles.

P I C A R D .

Il en est , croyez-moi , qui ne vous abandonneront jamais..... Non , jamais !

Madame D A R A N V I L L E .

Hélas ! de toutes les personnes qui m'entouroient autrefois , il ne m'est resté que vous , fidèle Picard.

P I C A R D .

Et monsieur Valsain , notre aimable peintre ! le comptez-vous pour rien , celui-là ?

C O N S T A N C E , *avec sentiment et vivacité.*

Tous les maîtres que nous avons , nous ont abandonnés à la perte de notre fortune ; lui seul a voulu nous continuer ses leçons ; et depuis qu'il nous les donne gratuitement , il semble qu'il redouble de zèle et d'assiduité.

10 LA FAMILLE AMÉRICAINE.

Non , il n'est pas possible d'être plus généreux et surtout plus sensible..... N'est-il pas vrai , maman ?

Madame DARANVILLE , *après avoir fixé Constance qui baisse les yeux.*

Oui ; je crois que c'est un homme estimable.

T H É O N I E.

Il est charmant : jamais il ne vient ici sans m'apporter des fleurs.

A U G U S T E.

Et à moi des bonbons..... qu'il en remplit mes poches. Aussi je l'aime.....

T H É O N I E.

Moi , j'en raffole.

(*Constance fixe sa sœur.*)

P I C A R D.

Il s'en faut bien cependant qu'il soit riche. Il soutient une mère infirme , deux vieilles tantes..... Et puis il vient de faire une maladie qui a dû lui coûter cher.

Madame D A R A N V I L L E.

Heureusement le ciel a veillé sur ses jours...

Ah ! puisse-t-il de même veiller sur ceux de l'être bienfaisant qui , depuis si long-temps , pourvoit à nos besoins sans se faire connoître ! Voilà bientôt trois ans que nous recevons tous les mois de Bordeaux un secours anonyme auquel nous devons notre existence.

C O N S T A N C E.

Et jamais nous n'avons pu trouver aucune trace , aucun indice !....

Madame D A R A N V I L L E.

J'ai fait tout ce que peut suggérer la reconnaissance , pour découvrir l'auteur d'un bienfait aussi rare , et toujours mes recherches ont été vaines. Tout ce que j'ai pu recueillir , c'est cette lettre qui accompagnoit le premier envoi , et que je vous ai déjà lue tant de fois. (*Elle la tire de son sein.*) La voilà cette lettre chérie ; je la porte toujours là : c'est après vos caresses , mes enfans , le remède le plus doux que je puisse appliquer sur mon cœur.

A U G U S T E.

Ah maman ! lis-nous-là donc encore ; nous avons tant de plaisir à l'entendre !

Madame D A R A N V I L L E.

(Elle lit, et ses enfans, pressés autour d'elle, font sentir par le mouvement de leurs lèvres, qu'ils savent la lettre par cœur.)

« Bordeaux , le 8 janvier 1792 ».

« J'apprends que vous avez perdu votre
» fortune , que vos correspondans vous abandonnent , enfin qu'il ne vous reste aucune
» ressource. Rassurez-vous ; si la providence
» fait quelquefois des infortunés , elle fait
» en même temps des cœurs sensibles. Tous
» les mois vous recevrez pareille somme.....

P I C A R D.

En effet , chaque premier jour du mois ,
ça ne manque pas plus que le lever du soleil.

Madame D A R A N V I L L E.

(Elle reprend.)

» Tous les mois vous recevrez pareille
» somme..... Ne rougissez point de l'accepter ;
» elle vient d'une source pure..... Vivez , éle-
» vez vos enfans , et dotez-les de vos vertus.
» Ne cherchez point surtout à me connoître ;
» je suis enveloppé d'une ombre impéné-
» trable.....

C O N S T A N C E.

D'une ombre impénétrable !

\\ Madame D A R A N V I L L E.

» Qu'il vous suffise de savoir que mon
» bonheur cesseroit aussitôt que je serois
» connu de vous ».....

C O N S T A N C E.

Je ne puis entendre cette lecture sans
éprouver une émotion.....

Madame D A R A N V I L L E.

Caractères sacrés ! ce que vous m'inspirez
est inexprimable. (*Elle baise le billet à plu-*
sieurs reprises.)

A U G U S T E.

Oh ! maman , tu vas les effacer.

Madame D A R A N V I L L E.

Eh ! qu'importe que les pleurs du sentiment
les effacent de ce papier ; ne sont-ils pas
gravés pour jamais dans nos cœurs ?

C O N S T A N C E.

Oui , pour jamais.

14 LA FAMILLE AMÉRICAINE.

AUGUSTE.

Mais quelle heure est-il donc ? Il me semble qu'il est bien temps d'aller déjeuner.

THÉONIE.

J'y pensais aussi ; je me sens une faim....

MADAME DARANVILLE.

Allons , mes enfans , passons de l'autre côté. Aussi bien monsieur Valsain ne va pas tarder d'arriver : c'est aujourd'hui son jour ; il ne faut pas abuser de ses bontés. Si quelqu'un vient , Picard , vous aurez soin de ne laisser entrer personne.

CONSTANCE.

Excepté monsieur Valsain : entendez-vous ?

PICARD, *souriant.*

Soyez tranquille. Vous trouverez le café tout prêt , sur le petit fourneau , près du buffet.

(*Madame Daranville et ses enfans sortent par la petite porte latérale.*)

S C È N E I I.

P I C A R D, *seul.**(Rangeant et nettoyant çà et là.)*

N O U S , pendant ce temps-là , achevons cet appartement. . . . Il n'est ni long ni difficile à faire. Oh ! c'est un plaisir ici ; on ne craint pas de casser les glaces , d'altérer les dorures ; et l'on ne se fatigue pas à frotter les parquets. Ma pauvre maîtresse ! quel désastre et quelle différence ! Cette chambre , une petite à côté où madame couche avec ses enfans , au-dessus , un petit grenier pour moi ; voilà tout notre hôtel. . . . Eh bien ! je ne m'en trouve pas plus mal : je sais même que je ne fus jamais plus heureux qu'à présent.

C O U P L E T S.

1.^{er}

Malgré le sort et sa rigueur ,
J'en fais ici l'expérience ;
On peut retrouver le bonheur
Dans un réduit obscur , au sein de l'indigence.
Au lieu de tout ce grand fracas
Qui , sans cesse , enchaînoit mes pas ,
L'indépendance m'accompagne. . . .
N'est - ce donc pas (*bis*) jouer à qui perd gagne ?

2.^e

Si je n'ai plus comme autrefois
 Riches présens , bourse garnie ,
 Bon vin , bonne chère à mon choix ;
 Au lieu de m'ordonner , maintenant on me prie.
 Madame , elle-même aujourd'hui
 Me nomme son fidèle appui ,
 Et se dit ma simple compagne. . . .
 N'est-ce donc pas (*bis*) jouer à qui perd gagne ?

3.^e

Si j'avois de mon ancien temps
 Conservé l'éclat et l'aisance ,
 Je passerois tous mes vieux ans
 Dans le néant affreux d'une triste indolence.
 Mais grace à mon adversité ,
 Je sers encor l'humanité ,
 Dans son malheur je l'accompagne. . . .
 N'est-ce donc pas (*bis*) jouer à qui perd gagne ?

Quelqu'un monte ici. . . . (*Il écoute à la porte du fond.*) A cette marche lourde et pesante , je parierois que c'est monsieur Ranci , notre vieux asthmatique. Le bon homme vient flairer nos poulettes ; mais il a beau faire , il n'en obtiendra rien.

SCÈNE

SCÈNE III.

PICARD, RANCI.

RANCI. (*Il doit avoir dans tout son rôle une voix foible et entre-coupée par une toux sèche et fréquente.*)

TE voilà, Picard.... Ces dames y sont-elles ?

PICARD, *toujours nettoyant par-ci par-là.*

Oui, monsieur ; mais elles ne sont pas visibles.

RANCI.

Comment ! pas même pour moi ?

PICARD.

Madame m'en a donné les ordres les plus précis.

RANCI.

C'est fort désagréable, ... mais très-désagréable. ... Grimper ainsi au cinquième, et cela dans un escalier où j'ai pensé vingt fois me rompre le cou. (*Il tire un flacon de sa poche et le respire.*) Où diable ta maîtresse est-elle venue se nicher ?

P I C A R D.

Il faut bien se plier à son sort, et céder à la nécessité.

R A N C I.

Que ne vient-elle habiter l'appartement que je lui ai offert dans ma maison !

P I C A R D, *souriant.*

C'est qu'apparemment elle ne pourroit satisfaire au loyer que monsieur exigeroit.

R A N C I.

Bon ! il ne s'agit que de s'entendre. . . . Sa fille aînée a maintenant. . . .

P I C A R D.

Dix-huit ans.

R A N C I.

Eh bien ! il lui seroit facile , je pense , de la déterminer. . . . (*Il tousse.*)

P I C A R D.

A quoi ?

R A N C I.

A m'épouser.

P I C A R D.

Vous ?

R A N C I.

Pourquoi pas ?

D U O.

P I C A R D.

En conscience,
A votre âge pourriez-vous bien
Former un semblable lien ?

R A N C I.

Oui, pour Constance,
Oui, je t'en fais ici l'aveu ;
Je sens que je suis tout de feu...

P I C A R D.

Je vous le dis tout net : c'est une extravagance.

R A N C I.

Surmonter mon amour, n'est pas en ma puissance.

Ensemble.

P I C A R D.

R A N C I.

Elle est encor dans son printemps,	D'une femme dans son printemps,
Et vous passez la soixantaine :	Le doux parfum, la douce haleine
Amour avec des cheveux blancs,	D'un barbon raniment les sens,
Ne peut former d'heureuse chaîne.	En dépit de la soixantaine.

20 LA FAMILLE AMÉRICAINE.

R A N C I.

Oui , je suis vieux : je le sais bien ;
Mais je suis opulent : et Constance n'a rien.

Ensemble.

P I C A R D.

R A N C I.

Comment ! elle n'a rien !.... Non, non , elle n'a rien....

P I C A R D.

Et cette mine enchantressée ;
Cet air de candeur , de finesse ;
Ce joli dessous de menton. . . .

R A N C I.

Finis, Picard : ah ! finis donc.

P I C A R D.

Cette allure , ce pied mignon. . . .

R A N C I.

Tu me fais tourner la cervelle.

P I C A R D.

Ce joli teint , cette fraîcheur ;
Et ces deux grands yeux bleus , qui d'un tour de prune ,
Vont vous fouiller jusques au fond du cœur.

(*Ranci porte la main à son cœur, et pousse
un long soupir.*)

Je vous en fais juge vous-même ;
N'est-ce donc rien que tout cela ?

R A N C I.

Ah ! pour moi quel plaisir extrême ,
Quand j'aurai tous ces trésors là.

P I C A R D.

(*Paroles parlées.*) Comment , monsieur
Ranci , vous voulez... là sérieusement.... que
ma jeune maîtresse....

(*Chant.*) Je vous le dis tout net : c'est une extravagance.

R A N C I.

Surmonter mon amour , n'est pas en ma puissance.

Ensemble.

P I C A R D.

Elle est encor dans son printemps,
Et vous passez la soixantaine :
Amour avec des cheveux blancs ,
Ne peut former d'heureuse chaîne.

R A N C I.

D'une femme dans son printemps,
Le doux parfum, la douce haleine
D'un barbon raniment les sens ,
En dépit de la soixantaine.

R A N C I.

C'est précisément parce que Constance réu-
nit tant de charmes , que je veux faire son
bonheur ; car enfin , quelle est aujourd'hui
son existence ?

P I C A R D , *avec humeur.*

Elle ne manque de rien , entendez-vous ?

R A N C I.

Oui, grace à cette pension inconcevable que madame Daranville reçoit sans savoir de qui elle vient , et qu'elle n'eût point acceptée si elle eût voulu me croire. Mais ce secours inconnu peut cesser au premier instant ; et alors que deviendra cette famille ? Au lieu que si j'épouse Constance , je lui assurerai un état honorable et brillant ; je lui.... (*Il tousse.*) En un mot , avec moi , elle ne manquera jamais de rien.

P I C A R D , *souriant.*

Monsieur croit cela ?

R A N C I.

Aussi suis-je très-décidé à lui faire aujourd'hui mes propositions ; et si , comme je n'en doute pas , elle en conçoit tout l'avantage , ce sera sur-le-champ une affaire terminée. Toi , Picard , tâche de ton côté de la prévenir de mes intentions pour elle ; dispose-la en ma faveur , et sois assuré d'une récompense proportionnée à tes services. Je vais un instant à la bourse , et ne tarderai pas à revenir.

(*Il sort.*)

S C È N E I V.

P I C A R D, *seul.*

V A, va couvrir ton trésor, et laisse-nous les nôtres. Ces vieux financiers-là s'imaginent que tout doit fléchir devant leur coffre-fort. Moi, engager mademoiselle Constance à épouser ce vilain barbon. ! . . Non, non, j'ai dans la tête un autre plan. La jeune personne aime monsieur Valsain ; je m'en suis bien aperçu. A la bonne heure celui-là : il est au moins d'un âge et d'une figure ; . . . mais peut-être a-t-il fait ailleurs ses petits arrangements : le cœur d'un jeune artiste, et d'un peintre sur-tout, est une matière si inflammable ! Je veux m'éclaircir là-dessus, et lui faire connoître. . . . (*Valsain entre.*) Justement le voici.

SCÈNE V.

PICARD, VALSAIN.

VALSAIN.

BON jour, mon cher Picard !

PICARD, *lui serrant la main* :

Bon jour. . . . mon bon ami ! J'agis sans façon, comme vous voyez.

VALSAIN.

Vous ne pouvez me faire plus de plaisir. . .
Où sont ces dames ?

PICARD.

Au déjeuner. Si vous voulez, je vais les avertir.

VALSAIN.

Non, non : je puis les attendre un instant.

PICARD.

C'est que votre temps vous est si précieux !

V A L S A I N.

Jamais autant que quand je m'entretiens avec un honnête homme. (*Il lui serre la main.*)

P I C A R D , à part.

L'aimable jeune homme ! Faisons-le jaser. (*haut.*) Eh bien ! comment vous trouvez-vous aujourd'hui ?

V A L S A I N.

Toujours de mieux en mieux. L'appétit renaît ; les forces commencent à revenir.

P I C A R D.

Vous l'avez échappé belle , au moins ! Fluxion de poitrine assaisonnée d'une fièvre maligne , rien que cela . . . C'est votre faute aussi ; vous travaillez trop. Madame votre mère s'en plaignoit encore l'autre jour devant moi. Non content , disoit-elle , de courir du matin au soir , vous passez encore une partie des nuits à votre chevalet.

V A L S A I N.

Il est vrai : j'ai un peu forcé le travail ; mais les temps sont si durs , les besoins si onéreux !

P I C A R D , *souriant.*

Sans doute. . . . Avec cela on a quelque fois des dépenses secrètes, n'est-ce pas ?

V A L S A I N , *troublé.*

Comment ! Que voulez-vous dire ?

P I C A R D .

Les petits soupers , . . . les parties fines. . . .
A votre âge , les momens qu'on dérobe au travail appartiennent de droit à l'amour.

V A L S A I N .

Je vous en fais l'aveu ; oui , j'aime et pour la vie.

P I C A R D .

C'est que , voyez-vous , je me suis mis en tête de vous marier.

V A L S A I N .

Moi !

P I C A R D .

Avec une jeune personne que j'ai vu naître ;
et qui , si je ne me trompe. . . .

V A L S A I N.

Et peut-on savoir quelle est cette jeune personne?

P I C A R D.

Notre aînée, . . . votre écolière favorite; en un mot, mademoiselle Constance. . . . Cela vous surprend !

V A L S A I N, *avec vivacité.*

Sur quoi présumez - vous qu'elle ait pour moi des sentimens? . . .

P I C A R D.

Sur quoi!.... Je ne finirois pas si je vous détaillois toutes les preuves que j'en ai..... Mais il falloit la voir pendant votre maladie. Oh ! la pauvre petite !.... J'allois tous les matins m'informer de votre état : j'étois bien sûr de la trouver à mon retour au bas de l'escalier. « Eh bien, me disoit - elle, avec une voix altérée qui annonçoit le battement de son cœur, « Eh bien, Picard, quelles nouvelles? » Pas trop bonnes, mademoiselle... Alors une pâleur subite, ... des yeux mornes et mouillés de larmes..... Alliez-vous mieux une autrefois ; cette bonne nouvelle m'étoit toujours payée par des serremens de main,

par les doux noms de bon ami , de cher Picard..... Enfin le jour affreux où vous fûtes si mal , je la trouvai en rentrant dans cet appartement , seule , égarée , abattue : elle m'aperçoit et m'interroge ; j'ai le malheur de balbutier , de rester quelques instans sans répondre ; » Dieux ! s'écrie-t-elle aussitôt en se jettant dans mes bras , « c'est fait de lui !... » c'est fait de moi ! ».. Pesez bien ces paroles , je vous prie..... « c'est fait de lui , c'est fait de moi ! »..... Eh non , lui dis-je , il vit encore ; rassurez-vous..... J'eus beau faire , le coup étoit porté ; et ce ne fut qu'après un long évanouissement que je parvins à la calmer , à la rappeler à la vie.

VALSAIN , avec le plus grand trouble.

Et dites-moi ; madame Daranville a-t-elle eu connoissance de tout cela ?

P I C A R D.

Non , non ; elle étoit sortie avec ses deux autres enfans. (*Il lui passe un bras derrière le dos.*) Monsieur Valsain , vous avez un bon cœur ; (*Il lui frappe sur le sein.*) oh ! oui , cela sonne l'homme de bien ; écoutez-moi..... Quand une fois l'amour a parlé au cœur d'une jeune fille , vous savez qu'il se

fait difficilement. Je m'en repose à présent sur votre délicatesse..... Mais ces dames ne viennent point : je vais les avertir que vous êtes ici. Surtout ne leur dites pas que je vous ai fait attendre ; car je serois grondé ,... mais grondé !.....

(*Il sort par la petite porte.*)

S C È N E V I.

V A L S A I N , *seul.*

E L L E m'aimeroit !.... Heureusement pour mon cœur, ce n'est que d'aujourd'hui que j'en ai l'assurance : ce que j'ai fait , le ciel m'en est témoin , fut toujours sans intérêt ainsi que sans espoir..... Cependant cette jeune personne qu'à peine je remarquois, occupe depuis quelque temps mon ame toute entière. Qui donc a pu produire en moi un sentiment aussi imprévu ?.... Ah ! je le sens : on s'attache plus qu'on ne pense aux infortunés que l'on console ; et souvent le plaisir d'obliger est une route insensible qui conduit à l'amour.

R É C I T A T I F.

Les abandonner ! non , jamais.....

Mon sort a pour moi trop d'attraits,....

R O N D E A U.

O bienfaisance !
 Ta jouissance ,
 Est le premier charme du cœur ;
 Mais le mystère
 Te rend plus chère ,
 Et double encore le bonheur.

Non , non jamais , aimable femme ,
 Et vous tous , aimables enfans ,
 Ne pourrez pénétrer le secret de mon ame ,
 Oui , je saurai braver vos desirs caressans.....
 O bienfaisance ! &c.

Que j'aime à les voir , les entendre
 Chercher partout leur bienfaiteur ,
 Faire l'éloge de son cœur ,
 Du ton le plus vrai , le plus tendre ,
 Exprimer pour lui mille vœux ,
 Sans se douter qu'il est près d'eux.....

O bienfaisance !
 Ta jouissance
 Est le premier charme du cœur ;
 Mais le mystère
 Te rend plus chère ,
 Et double encore le bonheur.

On vient : ne laissons rien paroître ; et
 surtout écartons toujours avec soin jusqu'au
 soupçon de mon amour.

SCÈNE VII.

VALSAIN, Madame DARANVILLE, CONS-
TANCE, THÉONIE, AUGUSTE.

Madame D A R A N V I L L E.

BON jour , mon cher monsieur Valsain !
On vous a fait attendre peut-être ?

V A L S A I N.

Point du tout , madame..... Mesdemoi-
selles , je vous salue.

A U G U S T E.

Bon jour , bon ami !

(*Il lui saute au cou.*)

V A L S A I N.

Je suis bien coupable , mon cher Auguste.

A U G U S T E.

Comment donc ?

V A L S A I N.

J'ai oublié aujourd'hui les fleurs..... (*Il fixe Théonie.*) et les bonbons.

A U G U S T E.

Eh bien ! pour m'en tenir lieu , embrassez-
moi encore.

VALSAIN , *le pressant dans ses bras.*
Aimable enfant !

(*Madame Daranville et ses filles reprennent les mêmes places qu'elles occupoient au lever de la toile. Auguste s'assied aussi devant la table , et se met à dessiner d'après un modèle de principes qu'il arrange devant lui.*)

MADAME DARANVILLE.

Je vois avec plaisir que votre santé revient de jour en jour .

VALSAIN.

Je suis bien sensible à l'intérêt que vous daignez y prendre.

THÉONIE.

Mon dieu ! que vous nous avez donné d'inquiétude !

MADAME DARANVILLE.

J'espère que l'on sera désormais plus sage ; et qu'on ne sacrifiera pas à l'amour de la gloire ses forces et sa vie.

CONSTANCE.

Il est des êtres à qui vous êtes si nécessaire !.. Madame votre mère , ses respectables sœurs ,.. que deviendroient-elles sans vous ?

VALSAIN.

V A L S A I N .

Il est vrai que je suis leur unique appui.

M a d a m e D A R A N V I L L E .

Vous le voyez , monsieur ; l'existence de l'homme de bien appartient encore plus aux autres qu'à lui-même.

(Elle se lève, et suit les travaux de ses enfans.)

V A L S A I N , *derrière Constance et Théonie.*

Nous avons bien travaillé , sans doute ?

C O N S T A N C E .

Oui , mon ouvrage s'avance.

T H É O N I E .

Encore une matinée , et le mien sera fini.

V A L S A I N , *examinant l'ouvrage de Constance.*

Parfait!

C O N S T A N C E .

Trouvez-vous ?

V A L S A I N .

Quelle force dans tous les traits ! et en même tems quelle grace admirable ! On ne pouvoit saisir

C

cette figure dans une position plus heureuse, et lui donner surtout une expression plus touchante.. (*Parcourant l'ouvrage de Constance, son crayon à la main.*) Tout est parfaitement d'aplomb. Il règne partout un accord, un ensemble.... Non je n'y toucherai point; et sans flatterie, je ne trouve qu'à admirer. (*Il lui remet son crayon.*)

MADAME D A R A N V I L L E.

Il est certain qu'elle annonce un talent véritable.

VALSAIN, *examinant l'ouvrage de Théonie.*

Ah! comme c'est ressemblant!

T H É O N I E.

N'est-il pas vrai?

VALSAIN, *le crayon de Théonie à la main.*

Quelle hardiesse et quels traits décidés!.... (*corrigeant.*) Cette ombre n'est pas assez marquée;... ces cheveux doivent être jetés avec un peu plus de négligence....

CONSTANCE, *allant chercher dans un portefeuille qui se trouve sur un des côtés de la scène.*

Il faut, monsieur Valsain, que je vous con-

sulte sur un dessin à la gouache que je me suis amusée à composer ces jours derniers... Moi composer !.... Vous allez rire , n'est-ce pas ?

V A L S A I N.

Point du tout. J'aime qu'on s'élançe à la composition ; elle seule conduit à la perfection de l'art ; elle seule fait naître le génie.

C O N S T A N C E.

Le voici. . . . C'est l'ouvrage du cœur ; à ce titre il aura des droits à votre indulgence.

(Elle lui présente le dessin qu'il tient déroulé devant madame Daranville , qui doit être assise en ce moment. Auguste et Théonie se lèvent aussitôt , et viennent se grouper derrière leur mère.)

A U G U S T E.

Oh ! La jolie personne !

T H É O N I E.

Quel air doux et modeste !

C O N S T A N C E , *expliquant le dessin.*

C'est la Bienfaisance. . . . D'une main elle verse de l'or sur l'Indigence assise à la porte

d'une chaumière ; et de l'autre elle essuye les larmes du Malheur.... Au bas est la Reconnoissance....

T H É O N I E.

C'est maman trait pour trait.

C O N S T A N C E, *continuant.*

Elle est entourée de trois enfans....

A U G U S T E à *Théonie.*

C'est nous , ma sœur.

T H É O N I E.

Oui , c'est nous-même.

C O N S T A N C E, *détaillant toujours le dessin.*

Ils s'efforcent , mais envain , d'écarter un voile épais qui les empêche de connoître la main qui les console ; mais d'un côté la Modestie s'oppose à leurs efforts ; et de l'autre le Bonheur assis sur un nuage , sourit à la Bienfaisance , et dépose mystérieusement sur sa tête , une couronne d'immortelles.

Madame D A R A N V I L L E.

Rien de plus ingénieux : non , rien de mieux senti.

SCÈNE VII. 37

VALSAIN, *avec la plus vive émotion.*

Quelle expression dans tout ce que vous faites !.... Il semble en effet... oh ! c'est vraiment un morceau délicieux.

(*On frappe à la porte du fond.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PICARD.

PICARD, *sortant de la petite porte.*

ON va, on va. (*Il va ouvrir.*)

CONSTANCE.

Je veux, s'il m'est possible, donner à cette allégorie, tous les charmes dont elle est susceptible ; et si le ciel permet que nous connoissions un jour notre bienfaiteur, je lui offrirai cet ouvrage, pour lui prouver que sans cesse nous nous occupions de lui.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE FACTEUR.

P I C A R D.

MADAME, c'est le Facteur.

LE FACTEUR, *remettant une lettre à madame Daranville.*

Vingt-cinq sous.

P I C A R D, *tirant son porte-feuille.*

Je vais vous les donner. (*Il paie le facteur, qui sort.*)

MADAME DARANVILLE, *décachetant la lettre avec précipitation.*

C'est de Bordeaux....

V A L S A I N, *à part.*

Ciel! quel embarras!

C O N S T A N C E.

Je m'en doutois: c'est aujourd'hui le premier du mois.

VALSAIN, à *Auguste* qu'il conduit vers la table.

Recommencez devant moi cette esquisse.

CONSTANCE, *suivant des yeux tous les mouvemens de sa mère qui lit la lettre.*

Comme vous paraissez émue, maman ! y auroit-il quelque chose de nouveau ?

Madame D A R A N V I L L E.

Jamais !.... non jamais on ne poussa aussi loin le sentiment et la délicatesse.... Je trouve aujourd'hui le double de la somme que nous recevions, avec un billet ;... écoutez, mes enfans : écoutez.

AUGUSTE, à *Valsain* qui cherche à le distraire.

Mais laissez-moi donc entendre, bon ami.

Madame D A R A N V I L L E. (*Elle lit.*)

« La rigueur de la saison et la cupidité
» des hommes doivent rendre insuffisant ce
» que vous recevez : comptez à ce moyen
» sur cette augmentation, jusqu'à la fin de
» l'hiver ; et songez que doubler mon of-
» frande , c'est doubler mon bonheur ».

(*Avec tout l'élan de la sensibilité.*) Mais qu'il double donc aussi nos forces , s'il veut que nous portions tout le poids de notre reconnoissance.

D I A L O G U E en chant.

(*Pendant la ritournelle, madame Daranville forme un groupe avec sa famille. Picard se tient à la droite du spectateur; et Valsain, toujours auprès de la table et placé en arrière, savoure en secret cette scène touchante.*)

Ensemble.

Mad. DARANVILLE, CONSTANCE,
THÉONIE, AUGUSTE et PICARD.

V A L S A I N , seul
et toujours à part.

O toi , dont l'homme bienfaisant
Offre l'image sur la terre ,
Dieu de bonté, dieu tout-puissant,
Daigne exaucer notre prière !

Ah ! quel tableau !..... Quels
doux accens !
Je ne suis plus le maître de
mes sens ;

Madame D A R A N V I L L E.

A notre bienfaiteur,
O mon dieu ! daigne rendre
Le calme et le bonheur
Que parmi nous il sait répandre !

V A L S A I N , toujours à part.

Je n'éprouvai jamais de plaisir aussi doux.

Madame D A R A N V I L L E.

Il ne peut nous entendre ;
 Hélas ! il est bien loin de nous :
 Pour nous venger de son absence
 Sois notre interprète fidèle :
 Fais qu'il retrouve un jour dans ton sein paternel
 Les pleurs de la reconnaissance !

Ensemble.

Tous , excepté Valsain.

V A L S A I N.

O toi , dont l'homme bienfaisant
 Offre l'image sur la terre ,
 Dieu de bonté , dieu tout-puissant ,
 Daigne exaucer notre prière !

Ah ! quel tableau !... Quels doux
 accens !

Je ne suis plus le maître de
 mes sens.

Non non , je ne suis plus le maître
 de mes sens.

(Il cache son visage dans ses
 mains et s'appuie sur le dos de
 la chaise d'Auguste.)

(Un moment de silence général.)

Madame D A R A N V I L L E , à Valsain qui relève sa tête avec trouble et égarément.

Pardon , monsieur Valsain , si nous vous
 avons interrompu ; mais c'étoit un besoin
 pour nos cœurs..... un épanchement auquel
 il nous étoit impossible de résister.... Nous
 vous avons ému , je le vois ; et je crains....

VAISAIN, *reprenant ses sens par degré.*

Non non ; ce que vous m'avez fait éprouver...
loin de me faire aucun mal..... répand au
contraire dans tout mon être un baume.....
une force..... Ah ! qu'il doit être heureux
celui qui peut ainsi..... et qu'il doit s'applau-
dir de ce qu'il fait pour vous !

*(On frappe à la porte du fond : Picard va
ouvrir. Pendant ce temps-là chacun se
remet au travail.)*

S C È N E X.

LES PRÉCÉDENS, RANCI.

P I C A R D.

MONSIEUR Ranci.

(Il lui présente une chaise entre madame Daranville et Constance. Il entre ensuite dans la seconde pièce ; reparoît un instant après , tenant à la main un panier , et sort par la porte du fond. Valsain pendant cette scène passe et repasse d'Auguste à Constance , et de celle-ci à Théonie.)

R A N C I , d'un ton essoufflé.

Toujours à l'ouvrage..... On ne vit jamais famille plus laborieuse.... plus édifiante. *(Il s'assied et tousse.)* Vos santés , mesdames , me paroissent toujours..... *(Il tousse.)*

Madame D A R A N V I L L E.

Excellentes..... Eh bien , monsieur , avez-vous découvert quelque chose de nouveau ?

R A N C I.

Rien du tout, madame ; absolument rien... J'ai écrit à Bordeaux à plusieurs banquiers de mes amis : tous n'ont fait que de vaines recherches..... Le directeur de la poste lui-même assure que les envois qui vous arrivent, sont mis à son bureau sans aucun chargement..... Impossible à ce moyen d'en découvrir l'auteur.

Madame D A R A N V I L L E.

Je vois bien qu'il me faudra renoncer au bonheur de le connoître.

R A N C I.

Ma foi, si vous vouliez m'en croire, vous vous empresseriez de mettre fin à cette intrigue, et refuseriez ces dons anonymes qui, tous généreux qu'ils paroissent, cachent peut-être des intentions..... Vous me direz à cela que votre position,.... mais il ne tient qu'à vous de la rendre aussi brillante qu'elle étoit.....
(Constance témoigne le plus vif intérêt.)
 Il faut marier mademoiselle..... *(Il désigne Constance.)* Je me charge, moi, de lui procurer un établissement..... *(Il tousse.)*

C O N S T A N C E.

A moi , monsieur !

R A N C I.

..... Qui , en vous assurant tout le bonheur que méritent vos charmes , vous mettroit , ainsi que votre famille , à l'abri de secours étrangers , toujours pénibles quand on a des sentimens délicats.

Madame DARANVILLE , *faisant sentir qu'elle devine Ranci.*

Ce parti , dites-vous , est un homme opulent ?

R A N C I.

Son nom est un de ceux les plus accrédités sur la place..... Son âge peut-être effraiera d'abord un peu mademoiselle ;... mais il cache ce petit inconvénient sous un capital bien net de trente bonnes mille livres de rente..... Et cet homme-là.....

Madame D A R A N V I L L E.

Se devine aisément.

R A N C I.

Eh bien oui , c'est moi-même..... Je n'ai

jamais été marié ; et je ne serois pas fâché sur mes vieux jours de me procurer ce petit plaisir-là..... (*Il tousse.*) J'y songe un peu tard , il est vrai ; mais en prenant une femme comme mademoiselle,... qui joint aux graces,.. aux vertus..... Tenez , je ne m'entends point à faire de belles phrases ; je me résume donc : Mademoiselle mérite d'être aimée , et j'en suis amoureux ; elle est sans fortune , j'en ai beaucoup ; il faut la marier , je la desire ; (*A madame Daranville.*) est-ce une affaire conclue ?

MADAME D A R A N V I L L E.

C'est à ma fille à répondre.

CONSTANCE , *avec trouble et embarras.*

Maman ,.... le choix que monsieur daigne faire de moi ,.... assurément me flatte et m'honore ;.... (*Valsain paroît accablé , et passe du côté d'Auguste.*) mais l'étonnement ,.... la précipitation.

R A N C I.

Vous desirez , je le vois , consulter madame votre mère ; rien de plus naturel. (*Il se lève.*) Mais je vous préviens , belle Constance , que je suis pressé ,.... très-pressé : (*Il tousse.*) à

mon âge on ne sauroit trop l'être. Demain donc, à pareille heure, je reviendrai savoir votre réponse.... J'ose espérer qu'elle me sera favorable..... (*Il tousse et lui baise amoureusement la main ; madame Daranville et Constance se lèvent, et lui font une grande révérence de cérémonie.*) Ne vous dérangez pas, je vous prie. (*Il sort.*)

MADAME DARANVILLE, à Valsain qui prend son chapeau qu'il avoit déposé sur une chaise.

Vous vous en-allez aussi, monsieur Valsain ?

VALSAIN, avec trouble et abattement.

Oui, madame ; je vais rentrer chez moi....
Je ne me sens pas bien.

CONSTANCE, sortant tout-à-coup d'une profonde rêverie.

Vous vous trouvez incommodé ?

VALSAIN.

Ce n'est rien, mademoiselle,.... rien du tout..... Après une longue maladie, il n'est pas étonnant qu'on éprouve,.... que l'ame se trouve quelques fois affectée..... (*Il se trouve*

en ce moment entre madame Daranville et Constance.) Mesdames , je vous salue.

(Il sort , et Constance le suit des yeux.)

Madame DARANVILLE , *à part et suivant aussi tous les mouvemens de Constance et de Valsain.*

Tant de trouble , tant d'intérêt ne me permettent plus de douter..... Interrogeons ma fille , et lisons dans son cœur.

S C È N E X I.

Madame DARANVILLE , CONSTANCE ,
THÉONIE , AUGUSTE.

(Ils travaillent toujours.)

Madame DARANVILLE.

EH bien ! Constance , que pensez-vous de monsieur Ranci ?

THÉONIE.

Pour moi , si j'étois à la place de ma sœur , je ne serois pas du tout embarrassée.

Madame DARANVILLE , *avec gaieté.*

Non !.... Eh que feriez-vous , Théonie ?

THÉONIE.

THÉONIE, *se levant.*

Je le refuserois. Lui son mari ! il seroit aisément le père de maman. Et puis ce n'est pas le tout que d'être vieux , il est goutteux , asthmatique à ne pas dire « je t'aime » , sans prendre haleine..... Pour moi , je te déclare que jamais je ne pourrai l'appeler mon frère.

AUGUSTE.

Ni moi non plus. Il ne m'a jamais donné un seul bonbon , ne m'a fait la moindre caresse ; oh ! je ne puis le souffrir.

Madame D A R A N V I L L E.

Laissez - nous , mes enfans. (*Auguste et Théonie se retirent au fond du théâtre.*) Eh bien ! ma fille ; quel est votre dessein ? Il faut absolument vous expliquer avec moi.

C O N S T A N C E.

R O M A N C E.

1.^{er} Couplet.

Souvent l'hymen souffre et murmure ,
Sans l'accord des goûts , des penchans :
Toujours on vit dans la nature
L'hiver séparé du printemps.....
Mais rendre à la plus tendre mère
Et l'opulence et le bonheur !

D

50 LA FAMILLE AMÉRICAINE.

Maman , cette idée est bien chère :
Elle seule guide mon cœur.

Madame D A R A N V I L L E .

Mais songez donc , ma fille , que monsieur
Ranci.....

C O N S T A N C E .

2.^e Couplet. (*Du ton le plus ému.*)

Je sais qu'en devenant sa femme ,
Je dois renoncer pour jamais
A ce doux abandon de l'ame....
Qui , sans doute , a bien des attraits....
Mais rendre à la plus tendre mère
Et l'opulence et le bonheur !
Maman , cette idée est bien chère :
Elle suffit seule à mon cœur.

Madame D A R A N V I L L E .

Qu'ai-je entendu ! Moi te priver du seul
bien qui te reste ! Moi te laisser épouser ce
vieillard , lorsqu'en secret tu brûles pour un
autre !

C O N S T A N C E .

Que voulez--vous dire ?

Madame D A R A N V I L L E .

J'ai suivi tous tes mouvemens : rien n'é-
chappe , ma fille , aux yeux vigilans d'une mère.

Oui , Constance , vous aimez ; oui Valsain est l'objet de vos vœux ; et je suis bien trompée , si vous n'êtes pas celui des siens.

C O N S T A N C E.

(*Avec élan.*) Vous croyez !... (*Avec embarras.*) Hélas ! quand cela seroit ,.... il est comme nous sans fortune.....

Madame D A R A N V I L L È E.

Il a ce qui vaut mieux encore , des vertus , des talens , et surtout l'habitude du travail... As-tu donc pu penser que ton amour pour ce jeune peintre ;.... va , loin de blâmer ton choix , j'y applaudis de toute ma force ; et quand ma fille par tendresse pour moi , se laisse entraîner aux appas trompeurs de l'opulence , je dois être la première à l'en détourner , à la ramener à la nature.

C O N S T A N C E , *s'élançant à genoux dans les bras de sa mère.*

Ah !... vous avez malgré moi pénétré dans mon cœur ;... oui , j'aime : il ne m'est plus possible de vous le taire ; mais je veux ,.... mais je dois oublier mon amour pour vous rendre à votre premier état , et vous voir plus heureuse.

D 2

52 LA FAMILLE AMÉRICAINE.

Madame D A R A N V I L L E.

Dieux ! ce sacrifice au contraire feroit le malheur de ma vie. Qu'est-ce en effet que le bonheur d'une mère , quand il est aux dépens de celui de ses enfans ?... Me rendre plus heureuse , dis-tu ! eh que me manque-t-il ? n'ai-je pas votre tendresse ?

(*Auguste et Théonie se sont approchés pendant ce couplet.*)

CONSTANCE , AUGUSTE , THÉONIE.

Ensemble.

Oui , oui , toute notre tendresse.

(*Auguste et Théonie s'élancent aussi dans les bras de leur mère et la couvrent de baisers.*)

Madame DARANVILLE , *debout et les pressant tous les trois contre son sein.*

Si j'ai perdu votre père , ne m'en offrez-vous pas les traits et le langage ? Si d'un côté j'ai vu détruire le nombre de mes possessions , de l'autre je vois croître chaque jour celui de vos vertus ; et c'est-là , croyez-moi , la première richesse que je desire.... Mes enfans ! vie de ma vie !... ne soyez donc

plus inquiets sur mon sort.... (*Elle les presse dans ses bras, plus fortement encore.*) Et vous , Constance , et vous chercherez-vous encore à me rendre plus heureuse ?

S C È N E X I I.
LES MÊMES, PICARD.

P I C A R D.

(*Il tient d'une main un porte-feuille , et de l'autre le panier qu'il avoit en sortant.*)

M O N Dieu , qu'on a donc de peine !...
(*Il dépose le panier sur une chaise.*) Qui a perdu ? moi j'ai trouvé.

A U G U S T E.

Quoi donc , Picard ?

P I C A R D.

Un porte-feuille : au bas de l'escalier , près la porte de la rue.

Madame D A R A N V I L L E.

Un porte-feuille !

P I C A R D , *l'examinant.*

Point de nom.... (*Avant d'ouvrir le porte-feuille.*) Mais madame, puis-je me permettre?..

Madame D A R A N V I L L E , *négligemment.*

Il y a tant de monde dans cette maison !
Il faut bien savoir à qui il appartient.

P I C A R D , *après avoir ouvert le porte-feuille
dont il tire deux papiers.*

Voilà tout ce qu'il contient.... (*Il ouvre
le premier papier et le lit.*) Cela ne donne
aucun indice.... (*Il ouvre le second papier.*)
C'est une lettre ; en lisant les premières lignes ,
nous pourrions peut-être découvrir..... (*Il lit.*)
« Bordeaux , le 25 nivôse.... »

Madame D A R A N V I L L E .

Bordeaux !

P I C A R D .

Oui.... (*Il continue de lire.*) « J'ai fait
» passer par le même ordinaire à la famille
» Daranville.... »

Madame D A R A N V I L L E , *saisissant la lettre
avec précipitation.*

Donnez.... (*Elle reprend.*) « J'ai fait pas-

» ser par le même ordinaire à la famille Da-
» ranville ce que tu m'as envoyé. Le tout arri-
» vera à sa destination , le premier du mois ,
» à la manière accoutumée... Jouis , heureux
» ami ;... (*Elle repète.*) jouis , heureux ami ,
» du bonheur d'entendre sans cesse bénir le
» bienfait le plus rare que jamais inventa la
» délicatesse..... VERSEUIL.

C O N S T A N C E.

Verseuil !.... nous ne connoissons point ce
nom.

MADAME D A R A N V I L L E.

Quel est donc cet ami à qui cette lettre
est écrite ?

P I C A R D.

L'adresse doit l'indiquer.

MADAME D A R A N V I L L E.

Il n'y en a point : la lettre apparemment
étoit sous enveloppe.

AUGUSTE , *examinant le porte-feuille.*

Mais il me semble avoir vu ce porte-feuille
à mon bon ami Valsain..... Je parie que c'est
lui....

56 LA FAMILLE AMÉRICAINE.

CONSTANCE , *avec la plus vive émotion.*

Il se pourroit !...

(*Un moment de silence général.*)

MADAME D A R A N V I L L E .

En effet , ses soins assidus ,... l'intérêt touchant qu'il a pris à nos maux ,... les privations qu'il s'est imposées depuis si long-temps ,... la maladie qu'il vient de faire par excès de travail ;.... oui , tout me dit que c'est lui qui depuis trois ans... O sentiment , que ta source dans l'ame d'un artiste est ingénieuse et profonde !

P I C A R D .

Mon cœur me dit comme à vous que c'est lui : cependant rien ne prouve encore bien clairement....

A U G U S T E , *avec vivacité.*

Vous voulez savoir si ce porte-feuille appartient à monsieur Valsain , n'est-ce pas ?

MADAME D A R A N V I L L E .

Sans doute ; il faut l'interroger.

C O N S T A N C E .

Ah ! je le connois : sa modestie l'empêchera de vous faire un pareil aveu.

AUGUSTE.

Non , non ; maman , je t'en prie, laisse-moi faire..... J'ai un moyen sûr , moi , de l'en faire convenir , même malgré lui.

Madame DARANVILLE.

Comment ?

AUGUSTE.

Si ce porte-feuille lui appartient , il ne tardera pas à venir le chercher....

Madame DARANVILLE.

Eh bien ?

AUGUSTE.

Eh bien , je vais le mettre sur cette table ,... là parmi mes dessins , comme si l'on ne s'en étoit point aperçu : nous ne ferons semblant de rien ; et sitôt qu'il entrera , nous verrons bien tout de suite... (*Il met le porte-feuille sur la table.*)

Madame DARANVILLE.

Est-ce avec un pareil ami que l'on doit employer l'artifice ?

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, VALSAIN.

VALSAIN, *dans la coulisse, au fond du théâtre.*

PICARD !... Picard !...

Madame D A R A N V I L L E.

Le voilà ; paix !

Tous.

Silence !

(Ils restent en attitude et observent les mouvemens de Valsain qui entre en cet instant.)

V A L S A I N.

Pardon, mesdames ;.... je suis inquiet de...
N'aurois-je pas laissé ici ,... sur cette table?...
(Il aperçoit le porte-feuille et le prend avec précipitation.) Le voilà !

Tous, excepté Valsain.

C'est lui !... c'est lui !

(Ils l'entourent et le pressent dans leurs bras ; Constance seule se tient à l'écart dans la plus vive émotion.)

AUGUSTE ET PICARD.

Mon ami ! mon bon ami !

THÉONIE.

Notre bienfaiteur !

Madame DARANVILLE.

Notre dieu tutélaire !

VALSAIN.

Comment !... Que voulez-vous dire ?

Madame DARANVILLE.

Ne cherchez plus à feindre , à vous soustraire à nos justes transports. Ce porte-feuille que vous venez de reconnoître ; cette lettre qu'il renfermoit ,... tout nous montre en vous celui que nous cherchons depuis si long-temps.

CONSTANCE.

Et que nous avons si grand besoin de connoître.

VALSAIN.

Ce que j'avois craint est donc arrivé ; me voilà découvert.... (*Avec peine et d'un ton forcé.*) Eh bien oui , c'est moi qui suis cet inconnu dont la félicité , il y a quelques instans , ne pouvoit se dépeindre ; et qui maintenant qu'il est connu de vous , a perdu la moitié de son bonheur.

MADAME DARANVILLE.

O modèle des belles ames !... que la nature est sage de former des êtres tels que vous , pour la consoler des méchans qui l'outragent ! Puiser d'une main et donner de l'autre , rien n'est plus facile sans doute ; mais partager le peu que l'on possède , consumer en secret toutes ses forces , pour être à la fois le soutien de deux familles ;... non , je ne connois point de bienfait qui soit au - dessus du vôtre.

VALSAIN.

Ah ! croyez qu'il n'en fut aussi jamais qui procura plus de jouissances. Si la médiocrité a de la peine à exercer la bienfaisance , elle en savoure aussi mieux tous les charmes. Le plaisir du bien est toujours en proportion de la difficulté de le faire.

CONSTANCE , *lui offrant le dessin sur lequel elle l'a consulté dans une scène précédente.*

C'est par vos talens seuls que vous avez adouci notre indigence ; ce n'est que par les nôtres que nous pouvons vous en offrir le souvenir. Voici le petit ouvrage que j'avois composé pour notre consolateur ; j'étois

loin de penser..... Puisse-t-il vous rappeler quelquefois ce que vous avez fait pour nous !

V A L S A I N .

Ah ! de tout ce qui compose mon atelier , ce morceau sera le plus cher à mon cœur !

Madame D A R A N V I L L E , *prenant le dessin.*

Cette allégorie , je le dis encore , est vraiment ingénieuse ;.... mais ne trouvez-vous pas qu'il y manque quelque chose ?.... Le Bonheur assis tout seul sur ce nuage , me semble bien isolé : ne seroit-il pas possible pour l'embellir encore , de grouper autour de lui.....

C O N S T A N C E , *avec confiance et ingénuité.*

Quoi donc , maman ?

Madame D A R A N V I L L E .

L'amour et l'hyménée..... (*Fixant Valsain et Constance.*) Vous baissez les yeux : vos âmes craignent de s'élancer l'une vers l'autre. Qu'il me seroit doux cependant de les voir se confondre pour la première fois dans le sein maternel ! (*Elle leur tend les bras.*)

V A L S A I N .

Eh bien ! puisque vous m'arrachez mon secret , je l'avouerai ; oui , j'adore votre

62 LA FAMILLE AMÉRICAINE.

aimable fille ;.... mais puis-je espérer?....

C O N S T A N C E.

Je suis trop fière de mon amour , pour ne pas le laisser éclater..... Oui , je vous en fais ici l'aveu devant ma mère ; oui , Valsain , je vous aimai la première fois que je vous vis ; ce sentiment s'est accru chaque jour , depuis que je vous connois : jugez maintenant de ce qu'il doit être , d'après ce que vous avez fait pour nous.

V A L S A I N.

Mais ne dois-je pas faire le sacrifice de mon bonheur ? et lorsque monsieur Ranci vous offre une fortune immense.....

Madame D A R A N V I L L E.

Eh ! que lui font son crédit et ses richesses ? un cœur tel que le vôtre , Valsain , est le premier trésor qui existe sur la terre.

V A U D E V I L L E.

1.^{er} Couplet.

Madame DARANVILLE , *les unissant*

Après tant de maux et de larmes ,

Je retrouve encore un beau jour.

De l'hyménée et de l'amour

Goûtez , goûtez long-temps les charmes.

Et si jamais quelque malheur
Vous faisoit languir dans la peine ,
Puisse exister un nouveau bienfaiteur
De la Famille américaine !

2.^e Couplet.

V A L S A I N , *au public.*

Vous qui nagez dans l'opulence ,
Vous qui possédez des talens ,
Voulez-vous que tous vos instans
Soient filés par la jouissance ,
En secret faites-vous bénir ;
Suivez le penchant qui m'entraîne,
Ainsi que moi , tâchez de secourir
Quelque Famille américaine.

3.^e Couplet.

C O N S T A N C E , *aussi au public.*

En célébrant la bienfaisance ,
Les talens et le sentiment ,
On doit obtenir aisément
Quelques droits à votre indulgence :
Daignez sourire aux deux auteurs ;
Faites que leur crainte soit vaine :
Et vous serez aussi les bienfaiteurs
De la Famille américaine.

F I N .

